

les délivrer. Il s'en allait la bourse pleine. La veille de son départ, les chapelains et leurs acolytes lui demandent un repas d'adieu. La demande était juste. Mais comment faire? l'argent était déjà compté et scellé. Le lendemain matin, il fait sonner la grosse cloche. La foule se précipite dans le temple; chacun pense qu'il est arrivé quelque chose d'extraordinaire, puisque la station était terminée. " J'étais résolu, dit-il, à partir ce matin; mais la nuit dernière j'ai été réveillé par des gémissements: j'ai prêté l'oreille. . . c'était du cimetière qu'ils venaient. . . Hélas! c'est une pauvre âme qui m'appelle et qui me supplie instamment de la délivrer du tourment qui la consume! Je suis donc resté un jour de plus, afin d'émouvoir à compassion les cœurs chrétiens en faveur de cette âme malheureuse. Moi-même je veux être le premier à donner; mais qui ne suivra pas mon exemple sera digne de la condamnation." Quel cœur n'eût pas répondu à un tel appel? Qui suit, d'ailleurs, quelle est cette âme qui crie dans le cimetière? On donne avec abondance, et Tezel offre aux chapelains et à leurs acolytes un joyeux repas dont les offrandes présentées en faveur de l'âme de Zwickau servent à payer les frais.

Les marchands d'indulgences s'étaient établis à Hagenau en 1517. La femme d'un cordonnier, profitant de l'autorisation que donnait l'instruction du commissaire général, s'était procuré, malgré la volonté de son mari, une lettre d'indulgence, et l'avait payée un florin d'or. Elle mourut peu après. Le mari n'ayant pas fait dire de messe pour le repos de son âme, le curé l'accusa de mépris pour la religion, et le juge d'Hagenau le somma de comparaître. Le cordonnier prit en poche l'indulgence de sa femme et se rendit à l'audience.—" Votre femme est elle morte?" lui demanda le juge.—" Oui," répondit-il.—" Qu'avez-vous fait pour elle?"—" J'ai enseveli son corps et j'ai recommandé son âme à Dieu."—" Mais avez-vous fait dire une messe pour le salut de son âme?"—" Je ne l'ai point fait; c'était inutile; elle est entrée dans le ciel au moment de sa mort."—" D'où savez-vous cela?"—" En voici la preuve." En disant ces mots, il tire l'indulgence de sa poche, et le juge, en présence du curé, y lit en autant de mots, qu'au moment de sa mort, la femme qui l'a reçue n'ira pas dans le purgatoire, mais entrera tout droit dans le ciel. " Si monsieur le curé prétend qu'une messe est encore nécessaire, ajoute-t-il, ma femme a été trompée par notre très-saint père le pape; si elle ne l'a pas été, c'est alors monsieur le curé qui me trompe." Il n'y avait rien à répondre; l'accusé fut renvoyé absous. Ainsi le bon sens du peuple faisait justice de ces fraudes pieuses.

Un jour que Tezel prêchait à Leipsig, et qu'il mêlait à sa prédication quelques-unes de ces histoires dont nous avons donné un échantillon, deux étudiants indignés sortirent de l'église, en s'écriant: " Il nous est impossible d'entendre plus longtemps les facéties et les puérilités de ce moine." L'un d'eux, assure-t-on, était le jeune Camérarius, qui fut plus tard l'intime ami de Mélancton, et qui écrivit sa vie.

Mais celui de tous les jeunes gens de l'époque sur lequel Tezel fit le plus d'impression fut sans doute Myconius, célèbre plus tard comme réformateur et comme historien de la réformation: Il avait reçu une éducation chrétienne. " Mon fils, lui disait souvent son père, homme pieux de la Franconie, prie fréquemment; car toutes choses nous

sont données gratuitement de Dieu seul. Le sang de Christ, ajoutait-il; est la seule rançon pour les péchés de tout le monde. O mon fils, quand il n'y aurait que trois hommes qui dussent être sauvés par le sang de Christ, crois, et crois avec assurance que tu es l'un de ces trois hommes-là. C'est un affront fait au sang du Sauveur que de douter qu'il sauve." Puis, mettant son fils en garde contre le commerce qui commençait alors à s'établir en Allemagne: " Les indulgences romaines, lui disait-il encore, sont des filets à pêcher l'argent, qui servent à tromper les simples. La rémission des péchés et la vie éternelle ne s'achètent pas."

A l'âge de treize ans, Frédéric fut envoyé à l'école d'Annaberg pour terminer ses études. Peu après, Tezel arriva dans cette ville, et y séjourna deux ans. On accourait en foule à ses prédications. " Il n'y a, s'écriait Tezel de sa voix de tonnerre, il n'y a d'autre moyen d'obtenir la vie éternelle que la satisfaction des œuvres. Mais cette satisfaction est impossible à l'homme. Il ne peut donc que l'acheter du pontife romain."

Quand Tezel dut quitter Annaberg, ses discours devinrent plus pressants. " Bientôt, s'écriait-il avec l'accent de la menace, je mettrai bas la croix, je fermerai la porte du ciel, j'éteindrai l'éclat de ce soleil de grâce qui reluit à vos yeux." Puis, reprenant la voix tendre de l'exhortation: " Voici le jour du salut, disait-il; voici le temps favorable!" Haussant de nouveau la voix, le Stentor pontifical, qui s'adressait aux habitants d'un pays dont les mines faisaient la richesse, s'écriait avec force: " Apprenez, bourgeois d'Annaberg! contribuez largement en faveur des indulgences, et vos mines et vos montagnes seront remplies d'argent pur!" Enfin, à la Pentecôte, il déclara qu'il distribuerait ses lettres aux pauvres gratuitement et pour l'amour de Dieu.

Le jeune Myconius se trouvait au nombre des auditeurs de Tezel. Il sentit en lui un ardent désir de profiter de cette offre. " Je suis," dit-il en latin aux commissaires vers lesquels il se rendit, " je suis un pécheur pauvre, et j'ai besoin d'un pardon gratuit."—"Ceux-là seuls, répondirent les marchands, peuvent avoir part aux mérites de Christ, qui tendent à l'Église des mains secourables, c'est-à-dire, qui donnent de l'argent."—"Que signifient donc, dit Myconius, ces promesses de don gratuit affichées aux portes et aux murs des temples?"—" Donnez au moins un gros," disent les gens de Tezel, après avoir en vain intercédé auprès de leur maître en faveur du jeune homme.—" Je ne le puis."—" Seulement six deniers."—" Je ne les ai pas même." Les dominicains craignent alors qu'il ne soit venu pour les surprendre. " Écoute, lui disent-ils, nous voulons te faire cadeau des six deniers." Alors le jeune homme, élevant la voix avec indignation, répondit: " Je ne veux pas d'indulgences qu'on achète. Si je voulais en acheter, je n'aurais qu'à vendre un de mes livres d'école. Je veux un pardon gratuit et pour l'amour de Dieu seul. Vous rendrez compte à Dieu d'avoir, pour six deniers, laissé échapper le salut d'une âme."—"Qui l'a envoyé pour nous surprendre?" s'écrient les marchands.—" Le désir seul de recevoir la grâce de Dieu a pu me faire paraître devant de si grands seigneurs," répond le jeune homme, et il se retire.

" J'étais fort attristé, dit-il, d'être ainsi renvoyé sans pitié. Mais je sentais cependant en moi un consolateur